

où la vue est bornée de toutes parts. Mais que Dieu est bon de confondre les faux raisonnements de la sagesse humaine, en se choisissant, de loin en loin, pour serviteurs et pour disciples, des hommes qu'il n'attire pas à lui par la voie des afflictions ! Une telle direction de la Providence se proclame-t-elle pas hautement qu'il ne veut pas être le pis-aller de sa création, et que les biens de la terre qu'il lui accorde quelquefois pour un peu de temps laissent dans l'âme un vide immense, des besoins infinis, qu'une seule de ses grâces spirituelles parvient mieux à satisfaire que toutes les joies de position et d'affection naturelle, et que tout le bien-être de la vie !

Dieu se montre à nous comme le Dieu des affligés et comme le Dieu des heureux. Aux uns il dit qu'il est plus puissant que leurs douleurs, qu'il peut les sanctifier et leur donner, en échange de ce qu'ils ont perdu, la paix de l'âme et la joie de lui appartenir. Aux autres il dit qu'il est plus puissant que leur bonheur, que sa gratuité vaut mieux que la vie, que son pardon vaut mieux que la santé, que les richesses, que les affections les plus pures. Le Seigneur apparaît comme le Dieu jaloux qui veut occuper la première place dans des cœurs brisés et dans des cœurs joyeux, et qui sait renverser les obstacles que le bonheur élève entre l'âme et lui, aussi bien que ceux que la souffrance et la détresse font naître. Oh ! si Dieu dispense quelquefois des leçons salutaires de l'épreuve un petit nombre de ses enfants, qui le servent cependant et qui le glorifient au milieu d'une douce et paisible existence, ce n'est pas qu'il juge que l'épreuve ne puisse leur être utile, ou qu'il veuille les priver des fruits excellents qu'elle procure. Non, ce sont des témoins à sa gloire. Leur bonheur célèbre le triomphe de leur Dieu sur toutes les illusions de la vie, sur tout ce qui ensersse le cœur et le retient captif, sur tout ce qui d'ordinaire endort la conscience et étend un voile épais sur l'intelligence des choses spirituelles. Voyez, dira peut-être quelqu'un, frappé de leur vie chrétienne et exempté de peines, ils ont songé à l'éternité, et le temps présent leur était si doux ! Ils ont crié à Dieu du sein de leur félicité, comme d'autres du sein de leur misère. Que leur manquait-il donc ?—Il nous manquait la connaissance de la vérité, la délivrance du péché, répondront-ils. Il nous manquait le pardon de notre Dieu Sauveur, l'assurance d'une glorieuse immortalité, l'amour de notre Rédempteur. Qu'eussent été tous nos biens sans ceux-là ? De quoi aurions-nous joui avec une conscience troublée ? Est-ce que le bonheur extérieur de la vie peut tenir lieu de paix ? Mais, à moins que Dieu ne mette sur cette réponse le sceau de sa grâce, elle ne sera pas comprise, et le chrétien heureux restera une énigme pour celui qui n'a jamais envisagé la religion que comme consolation de ceux qui pleurent, et dernière ressource de ceux auxquels tout manque dans le monde.

Il n'en est pas moins vrai cependant que c'est par beaucoup de tribulations que l'on arrive au royaume des cieux. Les plus heureux éprouvent de ces peines secrètes qui précèdent la nouvelle naissance, de ces angoisses, de ces craintes douloureuses, qui les font aussi passer par les tribulations salutaires. Le fardeau de la vie est allégé pour eux, mais pourtant ils le portent, et le seul fait de vivre entraîne après lui des tristesses infinies qui, pour ne pas avoir toujours un caractère et une cause visibles, s'appesantissent cependant sur l'âme, comme les nuages qui s'amoncellent, se dissipent, et reviennent au-dessus de nos têtes par un jour d'été.

Le bonheur incomplet dont jouissent les plus heureux de la terre ne saurait soustraire à la puissante action de l'Esprit de Dieu. Dès que leur conscience parle, l'échafaudage de ce bonheur s'écroule, et ils ne peuvent le reconstruire que lorsqu'il leur est donné d'y ajouter le bonheur d'une âme régénérée, qui n'a plus de craintes, ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Le bonheur, dont Dieu n'est pas la base et qui n'est pas purifié par son amour, me paraît ressembler à une terre embellie et parée de tous les trésors de la nature, mais qu'aucun rayon de soleil n'éclaire. Tout y est froid et inanimé. L'ombre des arbres ne se projette pas sur les prairies ; le ruisseau coule sans étinceler ; la neige couvre le sommet des monts d'un manteau terne et monotone ; les fleurs sont sans couleur, et les lointains se perdent dans de sombres vapeurs. Mais que le soleil paraisse, qu'il verse ses clartés sur ces champs, sur cette eau, sur ces monts glacés, quel éclat ! quels merveilleux effets de lumière ! comme tout se réchauffe, se dessine ! Depuis l'humble arbrisseau jusqu'au glacier, depuis ce qu'il y a de plus petit jusqu'à l'objet le plus grand, quelle vie ! Le Soleil de justice, Jésus-Christ, le Puissant et le Bon, répand sur la vie de ses enfants d'admirables clartés, que les heureux accueillent comme plus précieuses que leur bonheur, et les affligés comme des dédommagements de tous leurs maux.—*Semur de Paris.*

COLLABORATION.

Du Renoncement à soi-même.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.... car quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque la perdra pour l'amour de moi, celui-là la sauvera. St. Luc IX : 23 24.—

Nous avons vu, dans un article précédent, que Jésus demande à ceux qui veulent devenir ses disciples, le sacrifice complet de ce qui forme le "moi" ou leur âme. Nous revenons aujourd'hui sur ce sujet, avec le désir de montrer que ce sacrifice, qui paraît d'abord si énorme, se réduit à rien, lorsqu'on le considère sous son vrai jour, c'est-à-dire, comme la délivrance de l'état le plus affreux et comme le premier pas dans la vie de Dieu.

L'homme n'aime pas ce verset de l'Évangile. Il lui semble qu'obéir à ce commandement du Seigneur, c'est se dégrader, c'est profaner ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus pur, et il est tout prêt à accuser le christianisme de n'avoir fait cesser les terribles sacrifices humains, que pour établir sur leur ruine, le monstrueux sacrifice de l'homme moral, avec ses nobles facultés, avec ses saintes affections. Comment lirait-il sans indignation des passages tels que ceux-ci : " Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre âme il ne peut être mon disciple. " [St. Luc XIV, 26]. " Quiconque voudra sauver son âme la perdra, mais quiconque perdra son âme pour l'amour de moi, celui-là la sauvera. " (St. Luc IX, 24). Ces paroles ne tendent-elles pas à briser les liens les plus sacrés, à décourager les efforts les plus nobles ? La conscience ne proteste-t-elle pas solennellement contre de pareilles doctrines ?

Ces exclamations et bien d'autres encore sont naturelles. L'Esprit de Dieu nous avait avertis, dès la naissance de Jésus, qu'il serait un signe auquel on contredirait, ou qu'il serait en butte à la contradiction (St. Luc II, 34). Mais ce qui nous paraît nullement raisonnable, c'est que ces hommes si prompts à contredire, ne se demandent pas sérieusement, une fois dans leur vie, si ces exigences de l'Évangile n'auraient pas leur raison dans notre état moral lui-même, si elle ne serait pas la seule réponse que le ciel pouvait donner aux soupirs de la terre.

On a beaucoup écrit sur la folie et le scandale de la croix et les hommes n'ont pas fuit difficulté de se laisser convaincre d'une chose qui leur était déjà évidente. Seraient-ils aussi bien disposés à se laisser convaincre de leur propre folie ? Eux qui ont si souvent appelé le Crucifié à la barre de leur superbe raison, voudraient-ils comparaître devant lui et répondre à ses accusations ? Car, il a quelque chose contre vous, cet Homme de douleurs, ô vous, qui, renouvelant chaque jour l'odieux sarcasme d'Hérode, le renvoyez de tribunal en tribunal, revêtu d'un habit éclatant, comme pour vous moquer de sa prétention à régner sur vos âmes !—Il y a bien des folies sous le soleil, mais la folie du pécheur les dépasse toutes ; il est perdu, perdu sans ressources, et ne veut pas en convenir et il scandalise de cette doctrine qui lui dit : " puisque tu es perdu, renonce à la folie de vouloir te sauver selon les moyens qu'enseigne la sagesse humaine, et abandonne le soin de ton salut à Celui qui a quitté les cieux pour l'accomplir. " Mais l'homme ne veut convenir ni de sa perdition ni de son esclavage ;